Jeunesse suisse et défense nationale

Autor(en): **Pétermann, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **116 (1976)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-650359

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Jeunesse suisse et défense nationale [1]

REMARQUE INITIALE

Ce titre est trop limité. La matière qu'il recouvre ne peut être utilement traitée qu'en corrélation avec l'attitude de notre peuple *tout entier* à l'égard du problème de la défense nationale. Cela déjà parce que, malgré le taux croissant de la classe des adolescents par rapport à la population totale, les influences que les adultes exercent sur elle restent considérables et déterminent dans une large mesure sa propre attitude. Si, néanmoins, j'ai retenu le titre ci-dessus, c'est parce qu'il souligne l'importance d'un facteur capital de l'évolution des idées et surtout des sentiments concernant la défense du territoire.

LA SUISSE FACE A LA GUERRE TOTALE ET PERMANENTE

L'accélération vertigineuse du cours de l'histoire se manifeste malheureusement aussi dans l'amplitude des guerres, dans les moyens qu'elles mettent en œuvre et dans leur durée [2]. Non seulement les armes classiques sont sans cesse rendues plus puissantes et redoutables, mais des armes nouvelles apparaissent, avec des zones battues et des effets destructeurs quasi illimités; de ces dernières, qui comprennent notamment la fusée, le laser et l'énergie nucléaire, la plus efficace est sans contredit *l'arme psychologique*. Elle vise l'esprit de résistance, la volonté de défense de l'adversaire. Elle peut agir à découvert par des manifestes, des menaces publiques, ou même des actes de brigandage suivis de chantage; mais d'ordinaire, elle est sournoise et insinuante; elle injecte son poison en tout temps, même préventivement, sans attendre une rupture ou un simple refroidissement des relations diplomatiques; ce poison pénètre toutes les couches de la population, de préférence celle des intellectuels ou prétendus tels. L'habileté suprême des servants de cette arme est de recruter des troupes dans les rangs de la nation à

[1] Cet article a été écrit en septembre 1970. *Réd.*

[2] La récente guerre dite de Six jours n'était en réalité qu'un épisode d'un conflit infiniment plus long.

subjuguer, et mieux encore, de recruter celles-ci sans qu'elles s'en aperçoivent. Profitant des libertés d'opinion, de réunion, de la presse garanties par la constitution de cette nation — et qui sont strictement muselées dans leur propre pays —, ils se livrent, sur les territoires convoités, avec l'aide consciente ou inconsciente d'une partie de leurs habitants, endoctrinée d'avance, à un véritable travail de pourrissement et d'aveulissement. Ce travail terminé, une courte expédition militaire n'a plus qu'à en recueillir les fruits. Aussi n'est-ce pas sans raison que, tout au long de ses écrits, Lénine attribue à l'arme psychologique une importance prépondérante et décisive (cap François Schaller dans RMS d'avril 1968 p. 186.). Les procédés de cette arme sont adroitement adaptés aux milieux à embrigader: les citations bibliques pour les gens d'Église, l'appel aux antagonismes sociaux et à des postulats économiques pour les politiciens, les brocards les plus usés contre l'armée nationale pour la grande masse; enfin, à l'adresse de la plèbe, là où elle existe encore, les slogans les plus absurdes [1] et les plus grossiers (exemple: le placard « Faites l'amour, et pas la guerre »). Le premier objectif est de détruire non pas la patrie, ce qui est impossible, mais le patriotisme, dénoncé comme le plus grand obstacle à la paix dans le monde [2]. A cet effet, d'une part on incite à l'affiliation à des organisations internationales, apparemment inoffensives, et d'autre part on s'efforce de ruiner la confiance du peuple adverse en ses institutions, en ses autorités et en son armée.

En raison de sa nature, le combat idéologique est conduit par des agitateurs professionnels, et il est livré, comme je l'ai dit, sans limitation dans le temps, à la population entière des pays visés. D'où le titre

[1] Absurdes, parce que faisant totalement abstraction de la menace actuelle de l'explosion démographique, définie comme suit par le professeur Jean Dorst dans « Avant que nature meure » (page 142):

« Un calcul simple permet de constater que si la population humaine continuait à s'accroître au rythme actuel, il y aurait environ un homme au mètre carré de terre émergée (Antarctique mise à part) d'ici 600 ans environ.... Même si ces hommes arrivaient à se nourrir (d'aliments synthétiques, bien entendu!), il leur faudrait établir un roulement pour se coucher et absorber des doses considérables de tranquillisants pour combattre les névroses consécutives à leur entassement. Ce stade ne sera, bien entendu, jamais atteint: de graves conflits auront été résolus au préalable par des violences (lisez: des guerres) qui auront diminué les effectifs de notre espèce. ».

Constatation que Bergson a résumée dans un aphorisme, digne de la sagesse et de la concision romaines: « *Laissez faire Vénus, elle vous amènera Mars!* »

[2] Armee-Motor, nº d'août 1969 p. 243, cite cette ineptie de Dürrenmatt: « Lorsqu'un Etat se prépare à l'assassinat, il prend le nom de Patrie ».

ci-dessus de « guerre totale et permanente » et d'où la nécessité d'opposer à une telle guerre une défense nationale également totale et permanente.

Dans son message du 30 octobre 1968 sur le Conseil de la défense, le Conseil fédéral distingue donc avec raison 3 piliers de la défense nationale:

la défense militaire,
la défense civile, et
la défense psychologique ou spirituelle.

Pour être efficace, cette organisation doit pouvoir compter sur l'adhésion et le dévouement d'une forte majorité des citoyens; mais tel n'est plus ou pas encore le cas. La course au confort et à la richesse semble être aujourd'hui la préoccupation majeure de beaucoup, et elle ne laisse que peu de temps pour songer à l'intérêt général. Les problèmes de la politique courante indiffèrent jeunes et vieux, et nos locaux de vote sont de moins en moins fréquentés. Des égoïstes de tous âges ne veulent rien savoir de la chose publique, notamment de la défense nationale. Le fléchissement de l'ardeur patriotique est incontestable; certains s'en excusent par le risque du ridicule; ils ne se sentent aucune disposition pour ce qui ne leur apparaît que comme un sentimentalisme, un romantisme dépassé. Tel est en tout cas le fait d'un grand nombre de jeunes que leurs goûts itinérants et leurs nombreux voyages à l'étranger ont déracinés et isolés de nos traditions régionales et nationales. Sans compter que les sirènes de l'arme psychologique exercent sur l'âme généreuse et confiante des adolescents une emprise particulièrement forte.

LA SOCIÉTÉ DE L'ÈRE DE LA TECHNIQUE

La prédominance de la technique dans l'économie moderne et dans les programmes des écoles secondaires et supérieures a sur la structure de la société des effets capitaux. Les humanités étant reléguées à un second plan, la culture générale cède aux cultures spécialisées, donc incomplètes; l'intelligence subit un déséquilibre et se transforme; la maturité psychologique s'effectue plus lentement (col-div Wetter dans RMS d'août 1970 p. 373). L'expérience lente des ancêtres, produit de toute une vie et fondement de l'autorité des vieillards (« les sages ») est remplacée par l'expérience instantanée des « mémoires » électroni-

ques, dont le maniement s'apprend en quelques cours. Jusqu'en 1930, les jeunes ne pouvaient songer à posséder la science et le rendement de leurs pères avant de longues années de travail et d'efforts; d'autre part, avant même le seuil de leur vieillesse, les pères pouvaient se reposer sur l'acquis. Aujourd'hui les rôles sont inversés; tandis que par leur formation up to date et les méthodes audio-visuelles, les jeunes sont dotés d'emblée du maximum d'efficience, les pères, sous peine d'être éliminés du circuit économique, se voient contraints de compléter périodiquement leurs connaissances professionnelles [1]. Nulle part la mutation n'apparaît mieux qu'en agriculture où les méthodes traditionnelles tombent en désuétude, et dans l'industrie et le commerce, régis désormais par l'automation et les ordinateurs. Si l'on considère en outre le mouvement de concentration des entreprises et le rajeunissement consécutif de leurs cadres, on ne s'étonne plus que tous ces facteurs aient pour résultante quasi irrésistible une promotion massive de la génération des adolescents et l'éviction des précédentes. Dorénavant, les jeunes se convainquent qu'ils peuvent se passer des vieux, et ils ne se privent pas de le leur faire sentir. Leur pouvoir financier, produit des hauts salaires, l'emporte même nettement sur celui de leurs devanciers; en effet, ces derniers vivent en majeure partie de pensions dont les capitaux appartiennent aux institutions de retraites; et les pensions, qui n'atteignent d'ailleurs que le tiers, la moitié ou au maximum les deux tiers des traitements ou salaires de base, ne peuvent jamais procurer les moyens d'action des fortunes elles-mêmes.

LA CLASSE DES ADOLESCENTS

Cette classe, à laquelle l'ère de la technique assure une position privilégiée, a acquis en outre, dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, une importance numérique accrue: alors qu'au début dudit siècle, elle n'englobait que les individus de 14 à 18 ans (env. le 10% de la population), elle s'étend aujourd'hui sur 10 à 15 ans d'âge et comprend 20% de la population. De plus, entre-temps, la race a changé: le corps s'est allongé, la croissance est plus rapide et la puberté avancée; les caractères généraux ont évolué: la faculté d'adaptation s'est développée au détriment du

[1] On a créé, pour désigner cette formation complémentaire, le néologisme « recyclage ».

pouvoir de concentration et de la ténacité; les traits enfantins se prolongent volontiers au-delà de la majorité civile [1].

La politique dite sociale ne manque pas d'influer sur ce psychisme spécial de nos jouvenceaux. Si l'on ne peut que se réjouir que la paix du travail ait été obtenue, j'ai la conviction que, soit sur le plan des salaires, soit sur celui des loisirs, les limites raisonnables ont été franchies. Pour un effort et une durée de travail nettement réduits, nos employés et ouvriers, ainsi que leurs cadres, sont si largement rémunérés qu'ils sont exposés au double danger des dépenses de luxe (voitures, T.V., chiens, chalets, etc...) et d'une chasse aux plaisirs (voyages, spectacles, fêtes) jamais satisfaite: décadence qui se manifeste en particulier dans le domaine des arts, où la grande affaire n'est plus la poursuite passionnée et épuisante du Beau, mais l'inédit, surtout dans les procédés, le propos de surprendre et d'intriguer, la chasse à la stupéfaction plus qu'à l'admiration, à l'ahurissement plus qu'au ravissement, un perpétuel défi à l'intelligence et au bon sens, le tout prôné dans un charabia hermétique par des tacticiens de l'esbrouffe; chose essentielle, ces « œuvres » qui choquent, fatiguent et ennuient le public, doivent à quelques exceptions près, pouvoir s'exécuter avec le minimum d'effort.

Il y a plus. L'adolescent, poussé à la paresse par l'état actuel de la société, est encensé par un commerce avide de lui soutirer son salaire, et, pour peu qu'il s'adonne à un sport de compétition ou à la chanson, est exalté par les mass media au rang des demi-dieux. Or, l'agitation dont il est le centre ne le rend en réalité pas heureux. Gardant au tréfonds de soi un besoin ardent de lutte, d'effort, de responsabilité et de noblesse, de vraie poésie qui est faite autant de raison et de clarté que de fantaisie, il s'insurge contre un monde qui le prive de tout cela, en le gavant de biens de consommation standardisés. J'entends encore le cri du lieutenant Droz:

> « on ne fait plus son pain,
> on ne fait plus de feu,
> on chante de moins en moins,
> au lieu de vivre, on regarde vivre. (T.V., etc...) »
> (RMS de déc. 1969)

[1] Pour plus de détails sur ces points, voir les articles du Dr. Baumann dans Armee-Motor d'avril 1969 pp. 235 et suiv. et du col-div Wetter dans RMS d'août 1970 pp. 372 et suiv.

Devenu trop vite économiquement indépendant par son haut salaire et (ou) par les largesses exagérées de ses parents, l'éphèbe d'aujourd'hui s'évade avant sa majorité du foyer familial; déjà auparavant l'autorité paternelle a été battue en brèche par de multiples organisations qui vont chercher les enfants à domicile ou à l'école (sections juniors des clubs sportifs, cours de ski scolaires, éclaireurs, œuvres d'Eglise ou de partis politiques). On parle de démission des parents, certainement avec raison; mais ce blâme tombe souvent à faux, nombre de parents étant mal armés pour retenir une progéniture que les circonstances et influences décrites plus haut soustraient à leur expérience et à leur sollicitude et étant comparables à des poules qui ont couvé des œufs de canards.

Ce sombre tableau ne serait pas complet si j'omettais de stigmatiser l'action dissolvante de plusieurs mauvais guides de notre jeunesse (membres des corps enseignants et ecclésiastiques) qui, oubliant que l'humanitarisme et le christianisme commencent par la connaissance et l'amour du prochain immédiat, négligent l'histoire suisse et l'instruction civique, sapent au contraire l'idée de Patrie et se font ainsi les agents conscients ou inconscients de la guerre psychologique (voir plus haut et le périodique « Le Sous-officier, » n° de mai 1970 p. 1).

Enfin, il y a la drogue qui transforme les élites montantes en hordes de dégénérés; mais de l'avis de plusieurs responsables de l'instruction de l'armée, elle n'est chez nous, pour le moment, qu'une menace encore lointaine.

Résumant ce que nous avons vu de l'ère de la technique et de la classe actuelle des adolescents, le Dr Baumann estime que cette dernière instaure une civilisation de second ordre (Subkultur), ce qui me paraît vrai surtout du répugnant mouvement des hippies (loc. cit. p. 240).

Pour ma part, je me borne à poser, en conclusion, deux questions:

« Que faire de nos cadets qui disposent de plus en plus d'argent et travaillent de moins en moins?

» Que faire des étudiants trop nombreux, qui, faute de s'être renseignés à temps sur les « besoins du marché », ne trouvent pas d'emploi à leur sortie des hautes écoles? » (voir à ce propos, col Bach dans RMS de février 1969 p. 65 et lt P.E. Weber dans RMS d'avril 1970 p. 190).

Je n'ai pas le pouvoir d'y répondre, mais elles aident à situer le phénomène moderne de la contestation.

Avant d'étudier celui-ci, je retiens un point excellent à l'actif de la jeunesse suisse: de l'avis unanime d'enquêteurs sérieux, son *niveau moral* est bon, elle reste attachée à l'honnêteté et à la vérité (col-div Wetter loc. cit. p. 374).

LA CONTESTATION, NOTAMMENT EN MATIÈRE DE DÉFENSE NATIONALE

Le conflit des générations a toujours existé. L'opposition entre le père établi qui prêche en vain et ses descendants impatients d'agir à leur guise est naturelle. Les circonstances actuelles ne peuvent que l'exaspérer. Or, dans la zone du libéralisme, ce conflit se signale, comme on l'a vu, par *l'abdication des aînés* qui répugnent à faire usage de leur autorité; mais il n'en est pas résolu pour autant, au contraire. Le reproche le plus grave — et le plus fondé — fulminé par certains jeunes contre leurs aînés est précisément de déserter leur devoir de guides et de chefs, de ne montrer que trop rarement et avec des réserves la voie à suivre et, dans tous les cas, de ne rien tenter pour pousser leurs disciples à s'y engager.

Un autre reproche, gratuit celui-là, est celui de la prétendue incapacité de la génération en charge. « Dans les 50 dernières années, se borne-t-on à dire, aucun problème vital n'a été résolu; on n'a su ni prévoir, ni prendre les décisions qui s'imposaient (Baumann, loc. cit. p. 241, et lt Weber dans RMS d'avril 1970 p. 186). Notamment, les anciens seraient responsables en bloc des guerres récentes et en cours, ainsi que de leur aggravation continuelle; ils les auraient même délibérément voulues. D'où une aversion instinctive pour la chose militaire regardée comme celle des vieux (Baumann, p. 243; col-div Wetter loc. cit. pp. 367 bas et 376 chiff. 7). Les divers mouvements antimilitaristes ne manquent pas de profiter de ce sentiment vaguement formulé d'une large minorité de jeunes gens [1].

L'armée suisse elle-même est critiquée. Son utilité est mise en doute, son armement est jugé insuffisant face à la menace atomique, et ses chefs mal préparés à des missions qui les dépasseraient. Cette opinion-là semble rare au sein même de l'armée; les soldats instruits et entraînés à

[1] On trouvera dans un article du col Bach (RMS mars 1965) et dans l'étude précitée de Baumann (p. 242), une énumération de ces mouvements parmi lesquels celui des objecteurs jurassiens, qui font de leur refus de servir une monnaie d'échange pour leurs revendications politiques, occupe une place à part.

l'emploi d'un matériel excellent et sans cesse adapté aux conditions nouvelles de la tactique, ont confiance en son efficacité, et le contact étroit avec leurs chefs de tous grades ne leur donne aucune raison de douter des capacités de ceux-ci.

De l'avis du Dr Baumann, la cause principale de l'hostilité envers le service militaire, que l'on constate chez un certain nombre de soldats, est une révolte contre *l'organisation patriarcale* de notre armée; contrairement à ce qui se passe dans l'économie et dans les sciences, il n'est pas possible chez nous à des hommes encore jeunes d'occuper dans l'armée des postes clés: ce n'est qu'un cas particulier de l'antagonisme envers les « anciens » (loc. cit., p. 243).

On a essayé d'évaluer en chiffres l'importance de l'hostilité de principe à la Défense nationale parmi nos jeunes gens. Baumann parle de 50%, moyenne générale pour la Suisse, la proportion étant la plus forte à Genève, Neuchâtel, Lausanne et Bâle, et la moins forte dans les cantons campagnards de la Suisse alémanique; mais cette taxation me paraît trop sévère, l'enquête sur laquelle elle se fonde ayant porté en bonne part sur des individus non encore recrutés et sur des jeunes filles. Des commandants des écoles de recrues de Bière, Colombier, Sion et Thoune, que j'ai interroges, sont beaucoup moins pessimistes; ils ont constaté que la plupart des recrues entrées en caserne avec des préventions contre l'armée changent vite de sentiment après l'expérience du service; il suffit pour cela qu'ils soient bien commandés et que les programmes d'instruction soient attrayants dans la mesure du possible, ce qui est généralement le cas (col-div Wetter, loc. cit. p. 375). Baumann lui-même reconnaît qu'après le passage dans la classe des adultes, soit à 23 ans, l'antimilitarisme se fait plus rare (p. 243, chiff. 12). Le fait est que dans les cours de répétition, où les hommes retrouvent les chefs qu'ils connaissent, la situation s'améliore considérablement.

En conclusion, la contestation ne se manifeste guère que dans les classes relativement jeunes; elle a un caractère négatif, repose davantage sur l'impulsivité que sur la raison et ne propose pas de projets concrets de réformes (Wetter, p. 373) [1].

[1] Un des derniers écrits de Marcuse, « La fin de l'utopie » (Delachaux & Niestlé 1968) en fournit de nombreuses preuves. Ce « penseur » insiste sur le fait qu'il n'a pas de recettes à proposer (p. 18), que son but est essentiellement la négation de la société existante (p. 28) par le moyen de la désobéissance civile (p. 49), le négatif plutôt que le positif ou la réforme (p. 59, 82, 109).

En revanche, comme toujours et partout, la jeunesse est chez nous *en quête d'une autorité* virile et impartiale que malheureusement l'armée paraît être maintenant presque la seule en état de lui fournir.

LA STRATOPHOBIE

A côté de l'hostilité plus ou moins motivée, mais nettement avouée contre la défense nationale et contre l'armée, on constate aujourd'hui, chez les tout jeunes gens et chez les recrues une nette désaffection à l'égard de l'activité militaire. Tout simplement, bon nombre d'entre eux n'ont pas de goût pour le service et n'éprouvent aucune fierté d'être soldats, pas même ceux qui admettent la nécessité de la défense nationale, et pas même quelques lieutenants, rares il est vrai, en train de « payer leurs galons ». A la différence de l'antimilitarisme, cette désaffection ne repose pas sur des arguments religieux, moraux ou politiques, elle n'est due qu'à des incompatibilités, à des sentiments personnels; le mot de stratophobie lui sied parfaitement.

Les cause en sont multiples. Voici celles que j'ai relevées:

a) Le passage de la timide autorité des parents et des maîtres à la discipline militaire plus stricte pousse à s'insurger contre celle-ci: en fait la discipline est plus malaisée à obtenir en caserne aujourd'hui qu'il y a 30 ans.

b) Habituées au civil à voyager beaucoup et loin, les recrues n'apprécient plus du tout, comme leurs devanciers, les dépaysements inhérents au service en campagne.

c) Pendant la durée relativement longue de leur instruction, les recrues ont de la peine à se passer des véhicules à moteur qu'ils possèdent presque tous.

d) Les hauts salaires perçus très tôt ne sont pas compensés pendant le service par la solde et par les indemnités pour perte de gain: le soldat se sent donc lésé financièrement par le service, alors qu'au début du siècle la solde représentait le premier argent gagné. Cependant, ce sacrifice matériel n'empêche nullement en général les commandants d'écoles et d'unités de trouver des candidats à l'avancement, sauf, selon les années, dans deux cantons romands, pour les écoles de sous-officiers.

e) Quelques-uns se plaignent égoïstement de l'entourage (camarades d'autres classes sociales) et du manque du confort coutumier.

f) L'uniforme gris-vert est jugé terne et disgracieux; en fait, il manque de cette élégance et de ce chic auxquels un jeune homme et ses proches attachent beaucoup de prix.

g) Les multiples films de guerre, qui montrent des acteurs accomplissant à la perfection et dans des conditions difficiles (après un entraînement prolongé et grassement payé) le métier des armes, découragent en donnant par comparaison l'impression que nos exercices en campagne sont des amusettes et du temps perdu.

Ces diverses causes agissent surtout au début, sur des jeunes gens qui ne se sont pas préparés à la vie des camps et qui ont été rebutés d'avance par de la propagande antimilitariste. Mais après des semaines ou des mois de vie au grand air, d'instruction intéressante et fortifiante accomplie dans une ambiance de saine camaraderie, de travaux et de performances courageusement accomplis, de bonnes habitudes de propreté, d'ordre et d'exactitude progressivement assimilées, le sentiment du bien qu'ils se sont fait et le bonheur d'appartenir à l'élite valide de la nation l'emportent de beaucoup sur les prétendus mauvais côtés du service; et nos nombreuses sociétés et amicales militaires sont la preuve éclatante que ces sentiments sont aussi vivants que répandus.

PROPHYLAXIE

La tendance déroutante suivie par une partie de notre jeunesse doit être prise au sérieux. Mais avant de savoir quelle attitude il convient d'adopter à son égard, la population dans son ensemble doit être elle-même au clair sur la politique extérieure et intérieure dans laquelle il convient de maintenir ou d'engager la Suisse, et en tout premier lieu sur la réponse à donner à cette question fondamentale: La Suisse doit-elle subsister ou disparaître? Si la disparition est choisie, la conduite à adopter est simple, il n'y a qu'à laisser aller les choses et à s'acheminer vers le désarmement. Mais il est certain que l'immense majorité de notre peuple désire de toutes ses forces que la Suisse vive. Cela étant, il n'est pas inutile de rappeler ici quelques vérités premières.

Vouloir vivre, c'est nécessairement vouloir se défendre. Si la Finlande a conservé son droit à l'existence, c'est parce que son peuple a eu le courage de vouloir se défendre contre un adversaire cent fois plus puissant que lui.

Or, la défense d'une nation est inconcevable sans l'adhésion de ses citoyens à sa constitution et à son gouvernement; ce dernier doit pouvoir s'appuyer sur un esprit civique actif, sans lequel une armée est impuissante. En d'autres termes, le fondement de la défense nationale est la *volonté de défense de l'ensemble des citoyens*. Ce qui n'empêche nullement tout ou partie de ceux-ci de postuler l'intégration de leur pays à l'Europe ou au monde. Mais, comme l'observe excellemment le conseiller national Chevallaz, dans la Nouvelle Revue de Lausanne du 1er juin 1970, notre participation à l'Europe, déjà en partie réalisée et que la logique commande de compléter, « ne saurait être une adhésion mystique, un abandon total, un chèque en blanc signé à l'organisme communautaire; les États participants garderont leur personnalité et leur existence politique..... L'intégration européenne n'entraînera donc en rien la démobilisation de notre défense nationale ».

Dans son étude sur l'information au service militaire, publiée par la RMS, no d'avril 1968, le capitaine (aujourd'hui major) François Schaller est optimiste sur ce point; il pense que, dans leur quasi-totalité, les Suisses comprennent et admettent la nécessité de la défense du pays (ibid. p. 188). Quant à nos jeunes gens, si, comme nous l'avons dit tout à l'heure, nous avons quelque peine à excuser leurs refus et leurs contestations, il faut reconnaître qu'en principe ils sont prêts à se dévouer à la chose publique; toutefois, contrairement à la vieille tradition militaire, ils veulent comprendre la nécessité et la justification des tâches qu'on leur impose, et franchement on ne peut leur en vouloir de cette exigence (col-div Wetter, loc. cit. p. 382); en d'autres termes, ils ont besoin d'être informés. En outre, la plupart d'entre eux restent imprégnés de l'esprit et des coutumes de leurs cantons et régions; il arrive encore, plus souvent qu'on ne le croit, qu'ils demandent à être incorporés dans l'arme de leur père ou d'un autre parent; ce qui se rencontre surtout dans les armes spéciales, comme la cavalerie et l'artillerie. Si, par suite de la désaccoutumance à la marche, leur forme physique n'est pas toujours ce qu'elle devrait être, ils sont loin d'être amollis; la majorité pratique avec ferveur la gymnastique ou des sports athlétiques.

Dans certains milieux aisés ou intellectuels, ce sont les adultes qui sont les grands responsables du manque de dévouement et d'enthousiasme des adolescents pour l'armée; faute d'esprit civique, on y dissuade ceux-ci de sacrifier le temps nécessaire aux écoles de cadres: d'où, selon les régions ou les unités, un fléchissement regrettable de la qualité des jeunes gradés. Aussi les soldats des familles en question, que leur instruction prédisposait à des fonctions de chefs, sont-ils mal placés pour reprocher à l'armée le fait d'avoir été mal commandés!

C'est à ces causes générales qu'il faut s'attaquer en premier lieu pour restituer à notre défense nationale l'appui fondamental dont elle a un urgent besoin.

Une autre mesure qui s'impose est une action des gouvernements cantonaux sur les corps enseignants et ecclésiastiques, et aussi sur les mass media. Il est urgent d'insister dans ces milieux sur l'énorme responsabilité qu'encourent quelques guides naturels de la jeunesse en détournant sciemment celle-ci non seulement de tout esprit patriotique, mais de l'accomplissement de ses devoirs envers le pays, en premier lieu de ses devoirs de soldat. La défense nationale étant une mission vitale et essentielle de l'Etat, il est intolérable que des fonctionnaires payés par lui puissent abuser de leur ascendant pour inculquer à leurs disciples l'opposition à cette défense. Les officiers instructeurs que j'ai interrogés sont unanimes sur ce point; si, surtout au début des ER, leur tâche est de plus en plus lourde et compliquée, c'est qu'ils doivent commencer par combler les lacunes de l'école publique en matière d'histoire suisse et d'instruction civique. J'ai peine à comprendre l'extrême tolérance dans ce domaine de nos départements de l'instruction publique qui croient s'excuser par la pénurie du personnel; mieux vaut se passer de certains agents, que de leur laisser perpétrer impunément, à nos frais, l'œuvre pernicieuse de la guerre psychologique.

L'armée n'échappe pas au besoin moderne de la propagande. C'est par son ou ses service (s) d'information qu'elle obtient le plus sûrement l'adhésion indispensable de la population. Depuis la guerre de 1914 à 1918, elle s'est acquittée convenablement de cette tâche *envers les troupes en service*, ainsi que le rappelle l'article du major Schaller, cité plus haut. Le soldat doit être traité, non plus comme un objet, un pion qu'on déplace sans se soucier qu'il comprenne, mais comme un collaborateur auquel sont expliqués l'utilité, voire la nécessité des éléments de l'ins-

truction, le mécanisme des exercices en campagne et des manœuvres et même, si l'occasion et le temps s'en présentent, certains problèmes de la politique générale du pays (en dehors de toutes considérations partisanes) et de la défense nationale. Ce soin incombe en tout premier lieu aux commandants d'unités (à leur défaut, aux officiers subalternes), qui ne refuseront pas le dialogue, tout en en restant maîtres.

Malheureusement, les menées acharnées et continues des groupements antimilitaristes font apparaître cette information interne et restreinte comme très insuffisante. C'est toute l'année que, non seulement nos soldats, mais l'ensemble de la population doivent être instruits, d'abord du danger mortel que fait planer sur notre pays la guerre totale et permanente, puis, sous la réserve du secret militaire, des moyens puissants et efficaces dont nous disposons déjà et que nos techniciens s'emploient à perfectionner et à compléter sans cesse. « Toute modestie sur ce point confine au défaitisme, » écrit fort justement le col-div Wetter (loc. cit. p. 379). Cette information plus générale doit être organisée par les départements militaires fédéral et cantonaux. Une de ses réalisations les plus parfaites fut le pavillon militaire de l'Expo 64, avec son film remarquable. Mais, dans ce domaine également, chaque officier a son rôle à tenir; étant connu comme tel, il doit savoir que partout où il entend que l'on dénigre la défense nationale ou que l'on bafoue l'armée et ses chefs, les tiers présents attendent de lui qu'il prenne énergiquement position et réfute les hérésies, utopies et calomnies des ennemis de la Patrie: se dérober à ce devoir est une lâcheté.

La prophylaxie d'ensemble doit être complétée par des mesures particulières.

La plus urgente est *l'amélioration des cadres*. C'est ce qui a conduit la Société suisse des officiers, dans son assemblée générale du 31 mai dernier, à réclamer le renforcement du corps des instructeurs. En effet, ce sont nos officiers de carrière, spécialistes des disciplines militaires, qui forment nos cadres de milices (chiff. 33 et suiv. du Règlement de service de 1967 — RS); et la mission de ces cadres s'étant énormément enflée et compliquée durant les dernières décennies, leur instruction doit être prolongée et développée, ce qui ne peut se faire sans l'engagement et la formation de nouveaux instructeurs. Un colonel de carrière m'a écrit à ce sujet:

> « La question des cadres est alarmante... Leur préparation est restée au bas niveau du passé, est donc tout à fait déficitaire. Nos

écoles de sous-officiers et d'officiers ne méritent pas ces noms, elles ne sont que des prolongations d'écoles de recrues, des jours de service supplémentaires, que nos jeunes gens considèrent à juste titre comme du temps perdu. »

D'où une autre nécessité: la refonte des *programmes des écoles de cadres*, principalement en vue de développer la personnalité, le caractère et, par voie de conséquence, l'autorité et le sens du commandement (la « Vorgesetztenschulung ») qui font défaut à de nombreux caporaux et même à quelques lieutenants; la timidité néfaste de ces jeunes gens tient à un manque de confiance en soi qui provient à son tour de connaissances techniques insuffisantes et d'une instruction psychologique déficitaire. La valeur pratique de bons programmes ressort de la déclaration suivante que m'a faite un officier instructeur: « Un jeune chef intelligent, bien instruit et exigeant jouit d'un ascendant incroyable, il obtient tout de n'importe qui. Tout le problème du commandement est là. » En effet, ce que la plupart des soldats attendent de leurs chefs, ce ne sont pas des concessions sur les plans de la discipline et du travail, mais des journées utilement remplies, des tâches intéressantes et bien organisées, et surtout de la fermeté, génératrice d'ordre et d'efficacité (cf. lt Droz dans RMS de décembre 1969 p. 587). Au reste, on peut dire déjà que, d'une façon générale, nos jeunes lieutenants savent s'affirmer, comme l'indiquent l'enquête ordonnée par le col-div Wetter dans une école de recrues d'aviation (loc. cit. p. 380) et mon enquête personnelle dans une école de recrues d'infanterie de montagne.

Dans l'organisation de l'instruction, on évitera soigneusement l'antagonisme des classes d'âge, en laissant autant que possible aux officiers subalternes le soin de commander la troupe et en rappelant aux instructeurs l'utilité qu'il y a à toujours mieux connaître et comprendre les adolescents d'aujourd'hui (Baumann pp. 243, 246 et Wetter pp. 380, 383). Parallèlement, on saura faire confiance à ceux qui auront été revêtus de responsabilités accrues et on révisera la loi d'Organisation militaire dans le sens d'un avancement plus rapide à tous les grades; l'âge ne doit plus, en principe, être un obstacle à l'immédiate promotion à un grade supérieur de celui qui est qualifié pour ce grade.

Quant aux *programmes destinés à la troupe*, ils doivent et peuvent être à la fois rationnels, efficients et intéressants; le travail quotidien doit être minutieusement préparé avec les cadres, de façon à éviter les

détestables délais d'attente. Surtout, chose essentielle, ne pas distiller l'ennui! Se souvenir que l'imagination et la fantaisie sont des qualités primordiales de tout instructeur, que l'enseignement doit être vivant et qu'il faut savoir, comme on dit, « animer le paysage ». D'autre part, nos soldats, dont le niveau intellectuel est élevé, ne pardonnent pas à leurs supérieurs de leur avoir simplement donné l'impression de leur faire perdre leur temps.

La brièveté de nos services d'instruction implique des programmes chargés: c'est dire qu'ils ne laissent pas de place aux loisirs (sauf exceptionnellement, dans des écoles de recrues de montagne, pendant des stationnements en altitude). En fait, si l'on a su captiver le jeune homme par une instruction judicieusement conçue que dispensent habilement des chefs capables et bien préparés, des loisirs sont superflus, étant impliqués dans le service lui-même. Souvent, les loisirs sont un alibi que se donne le chef pour se faire pardonner des ordres du jour inutilement monotones. Pour les officiers le doute n'est pas possible: ils ne sauraient, bien entendu, se laisser distraire, ne serait-ce qu'un instant, de la préparation absorbante et passionnante de leurs tâches, et renoncer, pour le mythe des loisirs, au repos strictement nécessaire.

Le chiff. 41 RS prévoit que, « pour être à même de se battre, le soldat doit posséder toutes les connaissances militaires théoriques et pratiques correspondant à son grade et à sa fonction ». Cela signifie, vu la multiplicité et le perfectionnement sans cesse accrus de nos matériels, qu'une portion considérable du programme doit être consacrée à *l'instruction et à l'entraînement techniques* [1].

En outre, s'il veut pouvoir fournir à la guerre « les efforts extraordinaires qu'exige rarement la vie quotidienne » (chiff. 40 RS), et « résister aux fatigues et privations d'une campagne, comme aux horreurs de la bataille, » le soldat doit se soumettre à « *un dur entraînement physique* » (chiff. 41 et 42 RS). Cet entraînement qui ne peut être que progressif, doit se continuer dans la vie civile, sous peine de perdre sa valeur et sa raison d'être. Au service, il ne peut guère être pratiqué que durant des périodes de longue durée (ER et service actif). Au civil, il s'effectuera avantageusement dans des sociétés de gymnastique et de

[1] Notons en passant que cette instruction technique est souvent directement utile au soldat pour l'exercice de son métier et qu'il est un motif fréquent du choix de l'arme par les recrues.

sport. Bien que le RS (chiff. 223) ne prescrive que pour les officiers l'entraînement physique dans la vie civile, on ne manquera pas d'encourager chaque militaire, aussi bien dans son intérêt personnel que dans celui de la défense nationale, à conserver *toute l'année* sa bonne forme, qui lui permettra de se présenter déjà entraîné à ses entrées en service.

Un excellent moyen de stimuler l'intérêt pour le service et de renforcer l'esprit de corps est la recherche de l'exploit corporel ou technique (parcours longs ou en terrains difficiles; concours d'endurance, de vitesse ou d'adresse).

Enfin, une petite place peut être réservée dans les ordres du jour à la discipline collective, à l'école du soldat et aux reprises en mains, conditions de l'homogénéité et du rendement rapide et précis de la troupe (chiff. 223, 47 et 103 RS). Mais à aucun prix le formalisme ne doit être pratiqué pour lui-même: nous n'avons plus de temps à perdre pour des marottes (Baumann p. 245).

La règle qui doit inspirer toute l'instruction, comme le service militaire en général, est formulée en ces termes par le chiff. 42 RS:

> « La discipline, c'est le dévouement absolu du soldat *qui se donne corps et âme à son devoir* ».

Ce don de soi dicte d'abord l'acceptation du service et des sacrifices de convenances, de commodités et d'argent qu'il comporte (p. ex. le consentement du soldat capable à se laisser proposer pour l'avancement); puis l'accomplissement même du service, qui est à un haut degré une affaire de conscience.

Dans la conjoncture présente, la tâche du chef qui veut obtenir de ses hommes abnégation et fort rendement n'est pas facile, certes, mais non impossible. Somme toute, dans leur très grande majorité, nos jeunes ne sont pas indignes de leurs prédécesseurs, rien n'autorise à les croire incapables d'ardeur, et aujourd'hui encore se justifierait en Suisse, l'exclamation triomphante de Psichari en 1910 concernant une recrue par conviction et par soif de sacrifice:

> « C'est une chose merveilleuse (en France) que l'on puisse toucher le plus humble jeune homme par de la foi, et pourvu que des raisons supérieures soient mises en jeu » (Appel des armes, p. 21).

Mais il n'est pas toujours besoin de faire appel au dévouement et à l'esprit de sacrifice. Le service militaire a pour le jeune soldat de très sérieux attraits que l'on peut lui prôner en toute bonne foi:

a) le bien physique que lui apporte une vie au grand air médicalement réglée et contrôlée;

b) le bonheur d'appartenir à l'élite valide de la Nation, au sein de laquelle on affermit sa virilité et fortifie sa maîtrise de soi;

c) l'épanouissement de l'adresse corporelle par la pratique d'exercices à caractère sportif (alpinisme, ski, équitation, natation, etc...), combiné avec la connaissance et le maniement d'un matériel, souvent utiles aussi bien dans la vie civile qu'à l'armée;

d) les joies de la camaraderie, particulièrement vives sous les armes;

e) l'occasion unique de prendre, au départ pour l'existence active, un « bain de peuple » instructif et bienfaisant: de vivre, durant des semaines, non seulement en contact, mais en intimité avec des jeunes gens appartenant à *toutes* les classes de la société. On ne soulignera jamais assez ce rôle social d'un service militaire obligatoire pour tous et le fait que l'armée constitue le meilleur lieu de rencontre des groupes sociaux, puisque tous les citoyens s'y présentent dans un état de parfaite égalité et en dehors de toute préoccupation d'intérêt.

Capitaine Pierre PÉTERMANN

